

Shifts

Alice

Juillet et août 2016 ; relecture en septembre

Le texte qui suit est vaguement inspiré de la chanson du même nom de Katatonia, issue de l'album The Fall of Hearts. « Vaguement » signifie ici que l'idée m'est venue en l'écoutant, mais que je n'ai pas cherché à créer un lien entre les deux œuvres à tout prix. J'ai surtout vu ce projet comme un moyen de placer quelques mots sur certaines de mes nombreuses peurs, tout en m'exerçant un peu à l'écriture en elle-même.

J'ai essayé, plutôt que de forcer les mots à venir, de voir ce qui se présentait à moi naturellement. Cela impliquait notamment de me relever en sursaut en début de nuit pour noter des idées, ou d'aller me poser à divers endroits quand mon humeur semblait propice à l'écriture. Cela donne un texte assez gnangnan, mais de ce fait assez représentatif de certains coins de ma tête. Je me confronte notamment ici à mon côté pensif et mou, et à certaines craintes vis-à-vis des liens souvent trop fragiles que l'on peut nouer avec les gens.

J'avais initialement prévu d'écrire uniquement avec Shifts en fond sonore, puis j'ai divergé sur tout l'album, et, finalement, j'ai fait un peu n'importe quoi. Soit dit en passant, le groupe a dévoilé, après pas mal de temps, une vidéo pour Shifts, mais j'avais déjà grosso modo terminé, et n'ai donc pas été biaisé.

*
* *

*The shifting earth beneath us
The clouds at our feet
The sun was made a jewel
When at night it did sleep
... Nothing to observe*

— *Katatonía, « Shifts »*

Au commencement, rien ne manquait. Il y avait la montagne, Anselme, et moi ; nos familles, aussi, le reste du village, la végétation changeante. . . Mais surtout, il y avait la vallée, cette plaine que nous contemplions tous les deux de loin, avec sa ville qui nous semblait être sortie de terre par enchantement. Personne n'en parlait vraiment, au village. Personne ne semblait en venir ou s'y aventurer.

Du fait qu'elle nous était inconnue et que notre regard pouvait la dominer de tout son long, cette étendue, les « terres d'en bas », nous fascinaient. Nous passions le plus clair de notre temps libre, Anselme et moi, postés côte à côte à notre point d'observation favori. Nous nous retrouvions aussi souvent que notre frêle emploi du temps nous le permettait, toujours au même endroit, face au paysage, pour l'absorber en silence. Ce mode de vie, drapé de simplicité, nous apparaissait comme parfait.

C'était notre endroit à nous. Nous ne clamions aucun droit particulier dessus, ne repoussant même pas ceux qui de temps à autre s'y égarèrent. Il se trouve simplement que nous seuls semblions percevoir la valeur et la splendeur de ce lieu. Les autres ne faisaient qu'y passer, s'y arrêtant une heure tout au plus, et, lassés, n'y revenaient que rarement. Je pense qu'il n'est pas possession plus plaisante que celle que personne ne dispute et que nous n'avons nul besoin d'affirmer. Nulle

violence, nulle animosité. Juste le temps qui s'écoulait, et nous qui demeurions.

Nous ne nous donnions jamais rendez-vous ; nous nous contentions de l'éventualité que l'autre se trouve là ou paraisse quelques temps plus tard, auquel cas nous voyions son arrivée comme un supplément de bonheur bienvenu. Il s'agissait plutôt d'un groupe de trois entités, avec le paysage et l'environnement comme troisième membre, un membre toujours présent.

Le nom de cette vallée nous importait peu. Seules les visions que nous en tirions nous importaient. Un nom est bien trop arbitraire, impersonnel, imposé à tous par quelques entités perdues dans l'histoire, avec des arguments tout autant oubliés.

Du haut de nos montagnes, nous pouvions tout aussi bien nous imaginer prenant part aux festivités d'en bas que nous satisfaire de nous trouver hors de la portée des fléaux qui devaient, immanquablement, y faire rage de temps à autres.

Nos plus grands voyages, le vent les entreprenait à notre place. Il nous en soufflait le récit à son retour, et repartait aussitôt pour une destination que lui-même ignorait. Certains n'ont pas le luxe de se poser comme nous le faisons.

Parfois, lorsque la saison le permettait, nous nous trouvions entourés de gens cueillant joyeusement les diverses fleurs et plantes qui prospéraient sur les flancs de la montagne. Anselme et moi peinions à comprendre cette approche des bouquets de fleurs : pourquoi exécuter des végétaux pour en faire ces bouquets funèbres quand on peut tout simplement baigner dedans, dans leur milieu et état naturel ? Les gens nous semblaient ramener l'extérieur chez eux pour se dispenser de sortir régulièrement.

Les intempéries ne figuraient qu'une couleur supplémentaire dans la toile que nous nous construisions ; une touche

d'aquarelle roulant sur cette étendue de gouache opaque. Lorsque l'orage assaillait les terres d'en bas, nous observions, du haut de notre abris, la mer agitée de nuages qui cachaient honteusement leurs actes de destruction. Seuls quelques grondements lointains trahissaient ce qui se tramait. Parfois, aussi, la pluie nous touchait. Nous redécouvriions alors à chaque fois que quelques gouttes suffisaient à rendre plus triste ce dont un observateur pensif se nourrit. Ce sont comme les larmes d'un paysage capricieux, avec lequel on ne peut s'empêcher de compatir quand bien même il aura lui-même oublié, quelques minutes ou heures plus tard, ce qui le chagrinait.

Rien ne pouvait nous atteindre, dans cette forteresse à ciel et à sol ouvert. Certains enfants construisent des cabanes, rivalisant d'imagination en empilant des coussins ou en liant maladroitement quelques planches. Anselme et moi, avec notre début de maturité, avons réalisé que rien de tout cela n'était nécessaire. Les sanctuaires et les abris les plus efficaces et réconfortants se trouvent déjà partout dans la nature. Pourquoi vouloir ériger des murs et un toit lorsque le vent et les étoiles s'offrent à nous ? Au terme d'une courte exploration, nous avons fait la rencontre de ce lieu qui nous correspondait : cette esplanade qui n'attendait que nous, et cette ville lointaine qui invitait nos regards toujours ébahis, périodiquement assoupie sous son drap de nuages.

Nombre de cours d'eau irriguaient ces terres, comme autant de veines et artères auxquelles la vie s'agrippait, formant des agglomérations serpentine le long de leurs flancs. Nous ne pouvions profiter de la jouvence distillée par les fleuves qui naissaient de l'union de ces rivières. Nous ne pouvions qu'observer le devenir de ces ruisseaux qui rejoignaient, une fois descendus de notre montagne, ce réseau arborescent. Mais cela nous suffisait. Nous nous trouvions à l'origine de toute chose ; à la source de la vie, à proprement parler. Une vie

dont nous étions en mesure d'observer tout le déroulement, de la naissance à cette lointaine mort, sans oublier cette renaissance, lorsque l'eau montée aux cieus se transforme en d'innombrables perles gracieusement offertes à toute créature terrestre.

Chaque soir, le soleil, un peu usé, nous baignait d'une lumière oblique aux teintes torturées. Le paysage n'était alors éclairé plus que de manière clairsemée, et semblait troué de part en part. Loin de s'en plaindre, il en profitait pour se forger une aura de mystère, et jouait avec les reflets orangés pour s'envelopper de couleurs que la nature lui avait refusées. Bizarrement, c'est parfois lorsque l'on commence à moins bien voir les choses qu'elles nous semblent le plus beau.

Par temps neigeux, les traces de pieds d'Anselme m'indiquaient le matin qu'il m'attendait déjà, me guidant vers cette liberté que nous retrouvions presque quotidiennement.

Les éléments constituant le paysage, pris individuellement et de plus près, nous auraient sans doute semblé tristement banals. C'est la multitude, la diversité et la surcharge d'informations qu'elles provoquent qui rend cette foule inerte attrayante.

Un jour – un des rares jours dont je me souviens avec précision –, Anselme m'apparut plus fermé. Cela ne se voyait pas à ses paroles, qui de toute manière étaient, comme toujours, parcimonieuses. Sa présence n'était pas la même, voilà tout. Son regard, et même sa respiration semblaient indiquer qu'il était ailleurs. Ailleurs qu'à mes côtés, ailleurs que face à notre plaine.

Je ne croyais pas si bien interpréter son humeur brumeuse. C'était comme si j'avais perçu un éclat de l'avenir entre deux rayons du soleil que reflétait son visage.

Nous sommes faits de jours indistincts – ces fameux « un jour » qui jonchent nos récits –, qui, bien loin de se ranger

sagement en une ligne bien nette comme on a tendance à le croire, s'agglomèrent en une forme d'abord grotesque qui prend peu à peu l'allure d'une silhouette humaine que nous habitons bon gré mal gré.

Un jour, donc, ma silhouette pris une tournure décisive.

Ce jour-là, un jour autrement paisible qui eut l'air de s'en moquer, Anselme m'annonça qu'il allait déménager, avec toute sa famille. Ils s'installaient loin d'ici, loin de la montagne, loin notre esplanade. Il m'assura que nous nous reverrions, sans toutefois oser ajouter un quantificateur quelconque à cette phrase. Épisodiquement ? Rarement ? Parfois ? Je ne me risquai pas non plus à ce jeu des hypothèses. Je savais très bien que quelques journées éparses en sa compagnie ne suffiraient pas à panser les ravages des saisons passées à fouler des deux pieds nos habitudes et nos souvenirs communs. L'heure n'était pas à la planification ni aux prévisions et estimations. L'heure était au deuil. Le deuil d'une ère de notre vie.

*And I'm ready to go
If you're already there
Saw your trail in the snow
Did you find the way to freedom?
It's the last day I'm here
Can you hear the sky fall down?
Collapsing over ravaged ground*

— *Katatonía, « Residual »*

Alors qu'il me fournissait ses explications, tentant peut-être de se convaincre lui-même du bien fondé de ces projets, je m'entendais lui répondre, lui opposer des objections tout à fait artificielles, ou demander des précisions. Je me sentais dresser des murs de verre pour contrer un destin qui les avait déjà dépassés. Tous ces mots étaient prononcés par une voix que je ne prenais pas la peine de reconnaître, car mon attention était ailleurs, perdue dans les tréfonds d'une logique qui

m'échappait et se muait en pure injustice. Je perdais petit à petit de vue mes sens, je les libérais de la contrainte d'unité et de cohérence. Vaine mesure de protection contre l'impensable.

Je suppose que les séparations douloureuses semblent toujours trop abruptes. Si on pouvait étendre les adieux sur une durée ridiculement longue, l'étendre à l'infini, ce ne serait plus le départ de l'autre qui nous assènerait le coup de grâce, mais la mort elle-même, et l'aspect inévitable de la chose n'apparaîtrait alors que comme un phénomène tout à fait normal, et même juste.

Je n'étais même pas sûr qu'Anselme ressentait autant de peine que moi. J'avais tenté de le lui demander, mais mettre des mots sur ce que j'observais en moi me semblait impossible. À force de contempler le monde qui s'étendait à nos pieds, nous étions devenus incapables de décrire ce qui se trouvait en nous sans devenir la proie du terrible biais qui guette toute transmission d'idées et de concepts.

Je me préparai à ajouter chaque jour un élément à ma liste de regrets : des choses que nous aurions pu dire, faire ou penser ensemble ; des choses qui n'ont plus de sens dès lors qu'on les aborde seul. Me raccrochant à ce qu'il me restait, je continuai cependant après notre séparation à me rendre régulièrement sur notre esplanade.

Dès lors que l'astre solaire menaçait de disparaître pour de bon, certaines des lumières artificielles du monde d'en bas tentaient de le supplanter. Au fil des jours, il me devint insupportable d'assister à des preuves telles que celle-ci de l'existence de ces terres qu'Anselme arpentait sans moi, rendu invisible à mes yeux et à mon cœur par la distance et l'immensité de ces villes dont j'ignorais tout. J'aurais voulu que cette mer de nuages dont je respectais d'ordinaire les intentions hasardeuses me cache pour de bon ces lieux qui symbolisaient aujourd'hui aussi bien la solitude qu'ils m'évoquaient

quelques jours auparavant la liberté. Mais ils ne m'écoutaient pas. Qu'est un minuscule être humain, après tout, pour ces anges duveteux de plusieurs tonnes ? N'y tenant plus, je finis par leur tourner le dos, résigné, et laissai loin derrière moi ce paysage familier, le reléguant au passé.

Je ne trouvais plus rien d'agréable à regarder dans cette myriade de détails ; la beauté était là, mais mon cerveau désabusé refusait de l'admettre. Je le gavais de visions délicates jusqu'à saturation, mais ne ressentais plus rien qui en vaille la peine.

La présence d'une autre paire d'yeux, d'un autre cœur que le mien, donnait au monde extérieur une profondeur supplémentaire à laquelle je m'étais habitué à mon insu. Seul, j'étais amputé d'un sens que le destin m'avait prêté.

Le temps défilait devant moi ; les nuages, à mes pieds, n'avaient pas bougé et m'auraient accueilli volontiers, mais l'envie n'y était plus. Je ne pouvais plus rien voir de ce qui se présentait à moi ; je ne voulais plus rien voir, semblait-t-il.

*Smudged my heart for all to see
But it's so quiet now
Makes it harder to shine
Had a dream about tomorrow
But with nothing more to think about
I fade out*

— *Katatonía, « Sanction »*